

ÉDITION POPULAIRE

EUGÈNE POTTIER

UN DEFENSEUR DU PROLETARIAT

bicentenaire de la naissance du poète

Ernest Museux

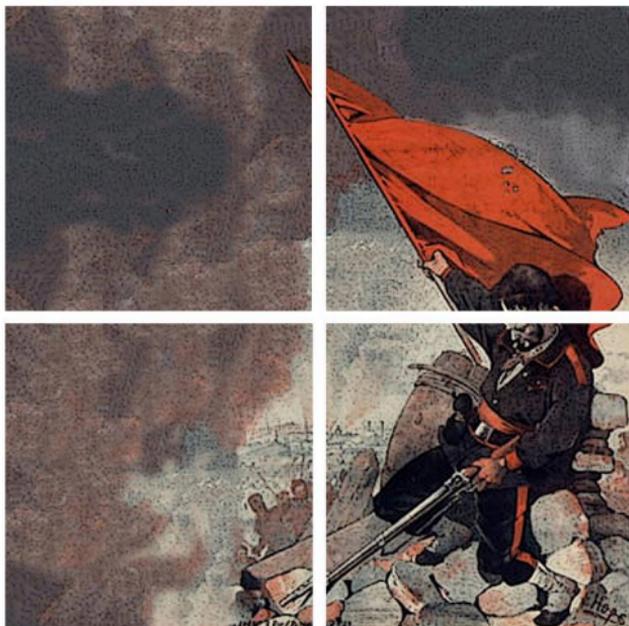


Illustration Léon Choubrac



EUGÈNE POTTIER
UN DÉFENSEUR DU PROLÉTARIAT
BICENTENAIRE
4 OCTOBRE 1816 – 4 OCTOBRE 2016



Eugène Pottier par Etienne Carjat (sd)

PRÉFACE

Eugène Pottier fut toute sa vie un travailleur acharné qui eut trop souvent à compter avec la misère.

Ce fut un militant qui, sans une heure de défaillance, lutta énergiquement et héroïquement pour l'avenir meilleur du plus grand nombre : les Travailleurs !

Sa vie est celle de tous les siens. Né de parents pauvres, il fut tour à tour ouvrier emballer, pion, dessinateur sur étoffes.

En 1848, il est aux barricades comme en 1871 à la Commune. Après la défaite, il prend le chemin de l'exil, il végète en Angleterre, en Amérique, puis, à l'amnistie, vieillard de plus de soixante ans, il rentre dans son cher Paris, perclus de douleurs, paralysé, sans fortune, dans l'impossibilité de gagner sa vie.

En 1887, il s'éteint.

Voilà en quelques mots la vie si bien employée, si fortement remplie de ce digne citoyen.

A côté de cette vie matérielle, Pottier vécut une vie d'artiste. Les vers, dès son jeune âge, l'attiraient, il devint sans contredit un de nos plus grands poètes révolutionnaires — peut-être le

plus grand¹ — malgré tout son talent, il n'eut pas la satisfaction de jouir de sa gloire comme il le méritait. Il resta jusque fort tard inconnu, oublié, délaissé et, sans des amitiés sincères, il n'eût jamais été édité, peut-être !

A quoi cela tient-il ?

C'est que Pottier n'était pas un mendiant de popularité ; Pottier était la modestie en personne.

Pottier a produit énormément ; il eût pu être classé parmi nos meilleurs poètes, si ses œuvres eussent vu le jour à leur heure, régulièrement, par le livre. Peu soucieux de la réclame, il donnait à droite et à gauche, jetait ça et là ses meilleures œuvres en feuilles volantes, qui se dispersaient.

Il semait, disséminait, sans songer à sa réputation, à sa valeur, et cependant, il en est peu qui l'aient valu. Mais il a fait dans le monde entier une propagande inouïe, et — on peut le dire — Il a, par ses écrits, fait faire à la question sociale un très grand pas.

Il nous a semblé qu'il était temps de rendre à Pottier ce qui lui appartient, Il nous a semblé qu'il était temps de grouper nos souvenirs, d'esquisser cette grande et belle figure d'un des

¹ Soit dit sans offenser Jean-Baptiste Clément qui a fait des merveilles.

plus fervents défenseurs du Prolétariat, parmi les plus dignes.

L'AUTEUR

Chapitre I

AVANT LA COMMUNE

La vie d'Eugène Pottier est étroitement liée à son œuvre. Etudier son œuvre, c'est étudier l'homme qui n'eut qu'une passion : celle des vers.

C'est ce que nous allons faire.

Eugène Pottier naquit à Paris, le 4 octobre 1816, de parents pauvres. C'est dire qu'il s'est, fait lui-même et qu'il est par excellence le fils de ses œuvres. Son père, ouvrier emballeur, suffisait à peine aux besoins de la famille et le jeune Pottier fut, dès l'âge de treize ans, obligé d'entrer en apprentissage.

Déjà, à cette époque, Eugène était attiré vers la littérature, vers la poésie qu'il admirait ; mais son père ne voyait rien de plus beau que le métier d'emballeur et l'imposa à son fils. Ce métier manuel ne plût pas à Eugène, il se fit pion, afin de pouvoir plus à son aise caresser la muse.

On devine quelle vie de misère il dut subir. Le pion, fâché avec son père, n'avait pas toujours de quoi manger, mais il rimait et cela le consolait. De pion il devint commis papetier et enfin dessinateur sur étoffes, métier dans lequel

il excella et qu'il conserva jusqu'à la Commune. Il était alors arrivé à se trouver à la tête d'une importante maison, mais la Commune, son rêve, le prit tout entier, il céda sa maison.

Nous avons dit qu'Eugène Pottier avait un penchant pour la rime. Dès 1830 ; c'est-à-dire à quatorze ans, il lançait sa première chanson, intitulée : *Vive la liberté*. Il s'annonçait déjà pour ce qu'il devait être un jour : un chansonnier révolutionnaire.

Deux ou trois ans plus tard, il publia une brochure contenant une douzaine de chansons célébrant particulièrement le vin et l'amour, mais il quitta bientôt ce genre pour entrer dans la voie qu'il ne quittera plus : la chanson politique la poésie révolutionnaire, la critique sociale.

En 1840, il publia la chanson intitulée : *Il est bien temps que chacun ait sa part*, laquelle eut un retentissement immense. Il continue à écrire des chansons dont nombre est contenu dans son volume « *Quel est le fou ?* »² C'est, en 1847 : *Le fumier* ; en 1848 : *Les arbres de la liberté*, *Mirliton*, *La pétition des épiciers* ; Le coup d'Etat de 1851 arrive ; le 4 décembre, Pottier lance : *Qui la vengera ?*

² «*Quel est le fou ? Chansons, avec une préface de Gustave Nadaud*» (Henri Oriol éd., Paris 1884).

La République est morte,
 Dans sa bière on la porte
 Je suis son fossoyeur.
 — Qui donc, mon Dieu ! la vengera ?
 Je suis son fossoyeur
 Et j'enterre mon cœur !
 La verra qui vivra !
 La terre enfantera !
 Le marteau chantera !
 Le travail fleurira !
 La rose rougira !

L'année suivante, il chante ainsi le *Te Deum*
du coup d'État :

Le clergé remplit l'église.
 Là, sous les cieux obscurcis,
 Rome à prix d'or canonise
 Les coups d'État réussis.
 On rend au tigre, au reptile,
 Des *Te Deum* nasillards.
 Va, vieil Empire, défile,
 Défile dans les brouillards.
 Puis il crie à sa façon : *Vive Napoléon* :

Si le Moniteur est l'histoire,
 Jamais souverain dans sa gloire,

Pontife, czar, comédien,
 N'eut un triomphe égal au sien.
 C'est à qui prendra la patache³.
 Pour voir un bout de sa moustache ;
 Oncle ou neveu, vive le nom !
 Vive ! Vive Napoléon !

En 1857 ; il écrit *L'origine du vin, Madeleine et Marie* ; en 1859 : *La Palisse Ratapoil* ; en 1860 : *Vieille histoire et vin vieux* ; en 1861 : *La science fermière ; La Chanson du Dessinateur* ; en 1862 : *Le vin de la comète* ; en 1866 : *Le prophète en goguette, Respectez la caserne* ; en 1868 : *Les meubles de l'ami Pierre* ; en 1869 : *La fleur des quatre saisons, Lanturlu, Filourette-Filouri, Don Quichotte* ; 1870 arrive, il chante : *Le brancardier* ; en septembre 1870, c'est : *Défends-toi, Paris !*

Entends-tu les pas d'une armée,
 Paris, quels sombres châtiments !
 Sur les coteaux vois la fumée
 Des avant-postes allemands.
 Voilà ce que l'Empire coûte :
 La défaite et le désarroi,

³ “Patache : voiture de transport [...] coûtant peu”
 Émile Littré “*Dictionnaire de la langue française*”,
 tome III, page 1000 (Lib. Hachette et C^{ie}, Paris 1874).

Mais tu vas leur barrer la route.
 Défends-toi ! Paris, défends-toi !

Jette Babylone aux orties,
 Chasse, dans tes sombres fureurs,
 Les catins et les dynasties,
 Les marlous et les empereurs.
 Insurge une France française
 Et tisonne en ces jours d'effroi
 Le volcan de quatre-vingt-treize,
 Défends-toi ! Paris, défends-toi !

Citons encore, sans date : *Roule boule saoule, Le vertigo, La pomme de Newton, Propriété, La bouteille inépuisable, Cartouche banquier, Ne dérangerons pas le monde, Chacun vit de son métier, Rédiger diriger digérer (vie d'un politicien), La vigne en santé.*

Et, publié dans ses « Chants révolutionnaires »⁴, sans date :

Sentier des bois, Le Fils de la fange, N'en faut plus, L'auge, Déjà, Cent mille, Enterré vivant, Le lierre à l'œuvre, Salut aux Quinze mille voix, On fusille les voleurs, Le rêve du forgeron, L'avenir social, Le grand crack, Pas de fête sans amnistie, Les logements insalubres. Et ce chef

⁴ «Poésies d'économie sociale et chants socialistes révolutionnaires» (Henri Oriol éd., Paris 1884).

d'œuvre : *Les classes dirigeantes* qu'il faudrait citer tout entier ; nous en prenons deux strophes, la première et une autre au hasard :

Tout un flot d'étoiles filantes
 Sur ce globe s'est abattu,
 Et de nos classes dirigeantes
 Il ne reste plus un fétu.
 Ceux qui nous guidaient dans l'impasse,
 Nos hommes d'Etat creux et lourds
 Sont allés diriger l'espace...
 Et la Terre tourne toujours !
 Plus de gras curés, plus de pape !
 Pas même un pieux sacristain ;
 On ne rencontre plus Priape
 En soutane d'ignorantin.
 Le miracle ayant tué Rome,
 Le Syllabus n'ayant plus cours,
 La raison se fait Dieu dans l'homme !
 Et la Terre tourne toujours !

Et la philosophique et ironique *Leur bon Dieu*, et ce chant martelé dans l'airain : *En avant la classe ouvrière !* qui commence ainsi :

En avant ! les forges, les mines,
 Les fabriques et les chantiers,
 Compagnons de tous les métiers,

Martyrs de toutes les famines,
 Forçats que la misère vend
 A la bourgeoisie usurière ;
 En avant ! la classe ouvrière,
 La classe ouvrière, en avant !

Et cette triste et lamentable chanson du Chômege, si poignante, si vraie :

Mon patron n'a plus d'ouvrage
 Et nous n'avons plus de bois :
 C'est l'hiver, c'est le chômage,
 Toutes les morts à la fois !
 Pas un pouce de besogne.
 Il neige, le ciel est gris ;
 A chaque atelier je cogne,
 J'ai déjà fait tout Paris.
 Plus de crédit, rien à vendre,
 Et le loyer sur les bras,
 Partout on me dit d'attendre :
 Et la faim qui n'attend pas !

Citons encore, par ordre de date. 1847 : *Ventre creux* ; 1848 : *La République honnête, Vieille maison à démolir, Juin, Tuer l'ennui, L'enfantement, Les buveurs de sang* ; 1849 : *Le petit oublié, La montagne, La mort d'un globe* ; 1852 : *Le défilé de l'empire* ; 1856 : *Regain de jeunesse* ; 1857 : *La Guerre* ; 1867 : *La grève*

des femmes, Ce que dit le pain ; 1870 : Guillaume et Paris, Le 31 Octobre, Quand viendra-t-elle ?, La terreur blanche, Le va-tout.

Chapitre II

PENDANT L'EXIL

En 1871, Eugène Pottier, délégué au Comité central, travaille avec la plus grande activité à la préparation de la Commune, qu'il regardait comme l'émancipatrice de la classe prolétarienne, et dont il fut élu membre par 3352 voix sur 3600 votants, aux élections complémentaires d'avril.

Pottier prit, comme membre de la Commune, tout particulièrement en main, la cause des pauvres à laquelle il avait voué sa vie. Il s'associa aux décrets sur la conscription, sur les loyers, sur le Mont-de-Piété et sur la formation du Comité de Salut public. Il lutta comme un brave, fit tout son devoir jusqu'au dernier jour, et quand le dernier drapeau rouge, qu'il aimait tant et qu'il a tant chanté, eut disparu de la dernière barricade, il prit le chemin de l'exil et se réfugia en Angleterre. Là il se reposa, un peu épuisé de la lutte contre Versailles. Mais il fallait vivre ; alors commença une nouvelle vie de misère. En 1873, il gagna l'Amérique et habita plusieurs villes des États-Unis dans lesquelles il exerça tour à tour les professions de dessinateur et de

maître d'école, en attendant l'heure de rentrer en France, à l'amnistie, en 1880.

En juin 1871, il signe encore de Paris, ce morceau connu :

L'INTERNATIONALE

C'est la lutte finale ;
Groupons-nous et demain,
L'Internationale
Sera le genre humain.

Debout ! Les damnés de la terre !
Debout ! Les forçats de la faim !
La raison tonne en son cratère,
C'est l'éruption de la fin.
Du passé faisons table rase,
Foule esclave, debout ! Debout !
Le monde va changer de base :
Nous ne sommes rien, soyons tout !

Il n'est pas de sauveurs suprêmes :
Ni Dieu, ni César, ni tribun,
Producteurs, sauvons-nous nous-mêmes !
Décrétons le salut commun.
Pour que le voleur rende gorge,
Pour tirer l'esprit du chaos,
Soufflons nous-mêmes notre forge,
Battons le fer tant qu'il est chaud.

L'État comprime et la loi triche ;
 L'impôt saigne le malheureux ;
 Nul devoir ne s'impose au riche ;
 Le droit du pauvre est un mot creux.
 C'est assez languir en tutelle,
 L'Égalité veut d'autres lois ;
 « Pas de droits sans devoirs, dit-elle
 Égaux, pas de devoirs sans droits. »

Hideux dans leur apothéose,
 Les rois de la mine et du rail
 Ont-ils jamais fait autre chose
 Que dévaliser le travail ?
 Dans les coffres-forts de la banque
 Ce qu'il a créé s'est fondu,
 En décrétant qu'on le lui rende,
 Le peuple ne veut que son dû.

Les rois nous saoulaient de fumée,
 Paix entre nous, guerre aux tyrans
 Appliquons la grève aux armées,
 Crosse en l'air et rompons les rangs !
 S'ils s'obstinent ces cannibales
 A faire de nous des héros,
 Ils sauront bientôt que nos balles
 Sont pour nos propres généraux.

Ouvriers, paysans, nous sommes
 Le grand parti des travailleurs,
 La terre n'appartient qu'aux hommes,
 L'oisif ira loger ailleurs.
 Combien de nos chairs se repaissent !
 Mais si les corbeaux, les vautours,
 Un de ces matins disparaissent,
 Le soleil brillera toujours.

C'est la lutte finale ;
 Groupons-nous et demain,
 L'Internationale
 Sera le genre humain.

En juillet 1871, Eugène Pottier, à Gravesend, petit port anglais voisin de Londres, écrivit cette superbe et philosophique évocation qui s'appelle :

TU NE SAIS DONC RIEN ?
 La mort a fait double saignée :
 Guerre civile, invasions,
 Toute la nature indignée
 Doit se tordre en convulsions.
 J'ai soif de sa haine robuste,
 Soif d'un chaos diluvien.
 Eh, quoi ! Toujours ton calme auguste...
 Ô forêt ! Tu ne sais donc rien ?

Ô calme insensé ! Tu me navres.
Ramassés à pleins tombereaux,
J'ai vu piétiner des cadavres
Qu'auraient respectés des bourreaux.
La chaux vive et la tombe noire
Ne nous diront jamais combien !
Quoi ! Toujours le ciel en ta moire ?
Flot rêveur ! Tu ne sais donc rien ?

Par milliers, pontons, lourdes grilles,
Vous gardez les vaincus maudits ;
Ces gueux nourrissaient leurs familles,
Ils étaient pères, ces bandits.
Loin d'eux leurs bébés, faces blanches,
Sont morts sans le pain quotidien.
Quoi ! Toujours des nids dans les branches ?
Vieux chêne ! Tu ne sais donc rien ?

En nous lançant dans la fournaise,
Poète, artiste et travailleurs,
Nous voulions de cette genèse
Tirer l'homme et le sort meilleurs :
La gangrène a repris les âmes,
Et la chiourme le galérien.
Quoi ! Toujours cendre et jamais flammes ?
Ô volcan ! Tu ne sais donc rien ?

On a mitraillé les guenilles.
La misère était un forfait !
De quel pain vont vivre nos filles,
Notre œuvre, hélas ! Qu'en a-t-on fait ?
Nous voulions dans les plus infimes
Faire germer le citoyen.
Quoi ! Toujours empourprer les cimes ?
Ô soleil ! Tu ne sais donc rien ?

La bave aux crocs, la rage crève.
Plus haineux, l'avenir fait peur.
Le charnier a bu notre sève,
Nous n'avons plus de sang au cœur.
La France agonise étouffée,
Le Bourgeois succède au Prussien.
Quoi ! Toujours ton brouillard de fée ?
Lointain bleu ! Tu ne sais donc rien ?

C'est Naissance et non Funérailles,
Répond la sombre Humanité
Ne vois-tu pas que mes entrailles
Vont enfanter l'Égalité ?
Eponge le sang qui nous couvre,
L'enfant de ma chair, c'est le tien !
Quoi ! Doubter lorsque mon flanc s'ouvre ?
Ô penseur ! Tu ne sais donc rien ?

En 1872, il signe de la même ville : *Jean Lebras*, puis il part pour New York, d'où, en 1875, il signe *La toile d'araignée* ; l'année d'après il est à Newark, où il créa *Mangin* et *Papa-Picnic*, pièce inédite qui va suivre et que nous a communiquée la citoyenne Pottier, après ces deux sonnets remarquables dont il est parlé plus haut :

LA TOILE D'ARAIGNEE

De sa rosace immense encombrant le ciel bleu,
Il est un monstre amorphe, intangible et farouche ;

Ce cauchemar du vide affole ce qu'il touche
Et répand un venin qui met la terre en feu.

Ce parasite ignore et le temps et le lieu,
Rend l'univers bancal et la nature louche,
Et, liant la raison comme une faible mouche
Il lui boit le cerveau. Ce vampire, c'est Dieu !

Ce néant a fourbi les griffes, de nos maîtres ;
De sa chiasse immonde il enfanta les prêtres,
Il barre de ses fils nos paradis déçus.

Homme, n'attends pas d'être englué dans ses
toiles,

Et, crevant ce haillon qui s'accroche aux étoiles,
Déniche l'araignée, et mets le pied dessus !

MANGIN

... Tas d'imbéciles qui m'écoutez.
 Jadis Mangin, froid sous son casque,
 Crossait les badauds de Paris ;
 J'aimais son boniment fantasque,
 J'aimais l'orgue de Vert-de-gris.

J'aime à Notre-Dame, en carême,
 Un prédicateur virulent ;
 Certes, son orgue est plus ronflant,
 Mais son boniment, c'est le même !

« Pécheurs, achetez nos pardons,
 La sainte Eglise attend vos dons ;
 Soyez fervents, soyez dociles ;
 Et, confits dans ces vérités,
 Ô mes frères qui m'écoutez,
 Allez en paix ! — Tas d'imbéciles ! »

PAPA PICNIC

1876

chœur

Sociétés ouvrières !
 Prenons drapeaux et bannières
 Pour défiler en public.
 Nous, que l'esclavage broie,
 Vivons un jour à cœur joie,
 Et fêtons papa Picnic !

Papa Picnic tient table ouverte
 Sous un dôme d'arbres en fleurs ;
 Juin leur met sa nappe verte,
 Ses hôtes sont des travailleurs.
 Il leur dit : Plus d'instinct farouche
 Rapprochez-vous pour vous aimer ;
 Tous les hommes ont bras et bouche :
 C'est pour produire et consommer.

Chœur

Nous avons — combien de semaines ? —
 Dans les sentiers du travail,
 Aspiré les vapeurs malsaines,
 Qui sont de la mort en détail.
 Il faut de l'air à nos familles,
 L'air frais, qui fait le sang vermeil ;
 Venez, les garçons et les filles,
 Venez, respirer du soleil !

Chœur

Nous sortons des manufactures,
 L'enfer du Dante fait moins peur,
 On passe là des créatures
 Au laminoir de la vapeur ;
 C'est une force qu'on dépense
 Corps, âme, esprit, — reste un damné !
 Là, c'est la machine qui pense
 Et l'homme qui tourne engrené !

Chœur

On nous rogne la nourriture,

On nous chicane l'air vital,
 On nous escroque la nature,
 Pour en faire du capital.
 Mais ne sens-tu pas, prolétaire,
 Victime d'un vol éternel,
 Quand tu te couches sur la terre,
 Palpiter ce sein maternel ?

Chœur

« Je suis — dit la Terre — assez grande
 Pour nourrir mon humanité,
 Voici le blé, le vin, la viande,
 Le lait de ma fécondité ».
 N'y cherchant que l'or d'un Pactole,
 Des Financiers de quatre sous
 Ont fait passer par leur rigole
 Ce fleuve qui coulait pour tous.

Chœur

Nations, qui n'en serez qu'une !
 Croyez en ce sillon de feu,
 C'est le drapeau de la Commune
 Passant, songe sous le ciel bleu !
 Ce jour n'est pas fait pour maudire :
 Notre bannière aux flots pourprés
 Vous porte le dernier sourire
 De tous nos frères massacrés !

Chœur

Par la raison, Socialistes,
 — Ou par la Force — il faut demain

Arracher aux capitalistes,
 L'outillage du genre humain.
 Et pour fêter notre victoire,
 Chambardement universel !
 Papa Picnic, invite à boire,
 Gambrinus et Pantagruel.

Chœur

La même année, année d'Exposition universelle, qui lui permit de voir des Français, il compose à leur intention le beau poème qui suit, inédit également. On sent que Pottier est en Amérique et qu'il s'est vite assimilé les mœurs du nouveau monde, parlé la langue ; mais il reste quelque chose du Parisien dans tout ce qu'il écrit. Quant au révolutionnaire ; il ne s'est jamais montré mieux inspiré, quand sous ce sujet banal d'une Exposition, il a remué les plus grandes et les plus généreuses idées.

THE WORKINGMEN OF AMERICA
 TO THE WORKINGMEN OF FRANCE

La délégation libre à l'Exposition de Philadelphie en 1876

PREFACE

Salut ! Question sociale !

Salut ! Problèmes infinis.

Vous, l'œuvre internationale,

La tâche des peuples unis.
 Plus d'Océans qui vous arrêtent !...
 Qu'ils viennent de France ou d'ailleurs..

Welcome ! Les travailleurs fêtent

Les délégués des travailleurs !

Métiers, nommez vos ambassades ;

Tisserands, cordonniers, fondeurs,

Verres pleins, chaudes embrassades,

Accueillez ces ambassadeurs !

Les vieux renards du protocole

Ont mis à feu le genre humain.

Salut à la nouvelle école,

Qui vient les outils à la main !

Que de peuple à peuple on se voie,

Qu'on tienne congrès sur congrès.

Le travail, pour changer de voie,

A forgé les rails du progrès.

Traçant la ligne universelle,

Il veut l'unité d'action,

Pour appliquer sur grande échelle

La loi d'Expropriation.

Que le gouvernement s'efface,

Il n'entend rien à nos produits.

Puis le problème a double face :

Produire et répartir les fruits.

Producteur souvent en guenilles,

N'es-tu pas d'avis que la loi

Met le corps et l'esprit dans du coton, pénètre
 Par la moelle des os, jusqu'en nos passions,
 Raffine le piment des prostitutions,
 Déshabille la femme en l'habillant de gaze,
 — Le tout par nation, dans l'ordre et dans sa
 case.

Tel est Philadelphie et tel sera Paris
 Dans deux ans. Le commerce intrigue, à qui les
 prix ?
 Bien souvent aux produits maquillés, la vitrine
 Fait de l'œil aux passants. L'annonce tambou-
 rine,
 Et le public musqué, qui pérore et boit frais,
 Pris par la mise en scène, en lorgnant, dit : Pro-
 grès !

II

Progrès ? Faut-il y croire ? Allons au fond des
 choses,
 Industrie, est-ce donc au spectacle où tu poses
 Que nous te jugerons ?
 Tu drapes ton costume aux couleurs tapageuses,
 Mais nous qui connaissons tes guenilles fan-
 geuses,
 Nous les exposerons !

Oui, nous exposerons le ventre creux des masses,

Leur pâle dénuement plein de sombres menaces
Pour ta stabilité !
Le plus pauvre courbe sous la plus lourde taxe,
Dans ton monde à rebours tournant sur le faux
axe
De la Propriété !

Expose ton orgueil. Ces Bastilles de briques,
Formidables prisons que tu nommes fabriques,
Et qu'on devrait raser,
Et les tristes forçats, calfeutrés dans ces bagnes,
Ignorant le soleil et l'air frais des campagnes,
Veux-tu les exposer ?

Expose ces garnis grouillant de prolétaires,
Tandis qu'en leurs salons les ventrus inventaires
Se carrent triomphants !
Montre-nous comme on vend pièce à pièce un
ménage,
Quand la faim, l'âpre faim, aux jours longs de
chômage,
Mord les petits enfants !

Pourvoyeuse du luxe, il faut, sans poésie,
Nous chiffrer quel tribut on paie à la phtisie,
Tribut d'agonisants !
Dire avec quel mépris de l'existence humaine
On détruit, moyennant trois dollars par semaine,

achevé d'imprimer
par Denis éditions
12 avenue de Lattre de Tassigny,
La Forge 71360 Épinac
dépôt légal 4 octobre 2016
ISBN N°979-10-94773-66-6